

# L'ACCOMPAGNEMENT SPIRITUEL EN FIN DE VIE DANS LA TRADITION JUIVE

**Rabbin Abraham Dahan**  
Synagogue Beth Hillel  
Communauté Israélite Libérale de Belgique  
Bruxelles

Paradoxalement, la religion juive ne pose pas la foi comme exigence première. Elle est certes importante, elle peut éclairer, soutenir, donner sens, mais ce n'est pas à elle que va la primauté dans l'enseignement juif. Sans oublier que la foi peut être dangereuse et l'on sait où mènent les extrémismes.

Le Dieu Un est infini et inconnaissable, même son nom est imprononçable. Ce que nous savons de lui et avons de lui c'est sa Loi, sa Torah, ses enseignements. Le cœur de cette Torah, c'est le prochain et ce qui compte, ce n'est pas ce que l'on croit, mais ce que l'on fait. La place faite à l'autre, la part, la compassion et le respect de l'autre. D'où le non-missionarisme dans le Judaïsme. Je n'ai pas raison, j'ai ma raison, ma maison, ma tradition, mon chemin vers le Dieu Un. Il n'est pas le seul, il y en a d'autres...

La religion juive n'est pas contemplative, mais prescriptive. Ses mitsvot, ses prescriptions, sont comme une éducation permanente à l'humain. C'est dans la relation, dans le regard et le visage du prochain, que se perçoit quelque chose de l'infini de Dieu. Et c'est ce chemin éthique qui constitue la foi. Elle n'est donc pas un credo, mais une résultante. Un rayon que seuls nos actes éclairent plus loin.

Dans la prière de chaque matin sont rappelés les devoirs, les choses de nos vies, sans mesure, c'est-à-dire dont la Torah n'a pas précisé le nombre de fois ni le temps, ni la quantité, mais c'est-à-dire aussi les choses dont la récompense est infinie : "le coin du champ, les prémices, l'étude, les actes de charité humaine, la paix, la visite des malades, le soin aux défunts..."

Il y a une conscience des difficultés de l'âge, une éducation aux obligations et devoirs que cela nous donne, non pas dans l'ordre de la charité, mais de la nécessité : "Maître de l'univers, ne me rejette pas au temps de la vieillesse". C'est dans la prière de Yom Kippour. Il n'y a, dans la tradition, de romantisme par rapport à l'âge et ses problèmes, mais une lucidité sur la condition humaine qui va jusqu'au tourment (discussion entre Beth Chamaï et Beth Hillel).

Un pragmatisme où la raison et le bon sens ne sont jamais mis de côté. Après tout, c'est nous qui avons le devoir de gérer, construire et "senser" nos vies. L'écriture sainte nous donne la théorie, les grands principes, comme la partition musicale, mais la pratique, les mises en application, la mélodie, c'est à nous à les trouver et à chercher les voies d'action, sans jamais perdre de vue que la valeur suprême, c'est la vie. La foi n'autorise ni l'inaction et l'enfermement dans le fatum, le destin, ni l'invocation du miracle. Le miracle existe, mais il dépend aussi de nous. Permettez-moi de rappeler un texte du Talmud qui souligne la responsabilité humaine de façon éclatante :

*"Ce jour-là, Rabbi Eliezer fit toutes les objections du monde, mais on n'en tint pas compte. Alors il dit: "Si la règle est bien telle que je l'enseigne, que ce caroubier en décide". Et le caroubier recula de cent coudées. Mais les Sages lui dirent: "Un caroubier ne prouve rien". Alors il leur dit: "Si la règle est bien telle que je l'enseigne, que l'eau de ce canal en décide". Et dans le canal, l'eau remonta au lieu de descendre. Mais les sages lui dirent: "Un canal d'eau ne prouve rien". Alors il leur dit: "Si la loi est bien telle que je l'enseigne, que les murs de la maison d'école en décident". Et les murs de la maison d'école se penchèrent pour tomber. Et Rabbi Josué invectiva les murs, disant: "Quand les élèves des Sages discutent entre eux d'une règle, en quoi cela vous regarde-t-il?" Et, par respect pour E. Josué, ils ne s'écroulèrent point; mais ils ne se redressèrent point non plus, par respect pour R. Eliezer; ils restèrent et restent encore penchés. Alors une fille de la Voix se fit entendre du ciel, proclamant: "Qu'avez-vous? Pourquoi importuner Rabbi Eliezer? La règle est toujours telle qu'il l'enseigne". Mais R. Josué se dressa sur ses pieds et dit: "Elle n'est pas au ciel!" (Deut. XXX,12). Que signifient ces mots? Ils signifient que la Torah n'est pas au ciel: qu'elle nous a été donnée du haut du Sinai, une fois pour toutes et que nous n'avons plus à nous soucier d'une voix céleste, puisque dans la Torah, promulguée au Sinai, il est écrit: "On se règlera sur l'opinion de la majorité". Le prophète Elie apparut à Rabbi Nathan, qui lui demanda: "Que faisait Dieu, le Saint, béni soit-Il, à cette heure (où R. Josué déniait la valeur des miracles)?" Et le prophète lui répondit: "Dieu riait et disait: Mes enfants m'ont vaincu, mes enfants m'ont vaincu!" (Baba Mezia, 59b).*

## La visite des malades, quelques principes de la loi.

1. Dieu lui-même rend visite à Abraham.
2. Veiller à ne pas peser sur le malade.
3. Si l'on habite loin, ne pas venir pour ne pas l'effrayer.
4. Ne pas se tenir debout, mais s'asseoir à côté.
5. S'enquérir de ses besoins et savoir si l'on peut aider.
6. La visite ne peut être ni trop tôt, ni trop tard.
7. Prier avec lui.
8. Ne parler ni de fêtes et de réjouissances, ni de mort et de détresse, mais des besoins de la vie.
9. S'il a des enfants et une femme, demander de leurs nouvelles.
10. S'il a un projet, l'y encourager et l'y aider.
11. Si quelqu'un de sa famille est mort, ne pas le lui dire d'emblée et s'il l'apprend, ne pas accomplir le rite de deuil avec lui.
12. Ne pas lui annoncer la mort d'un étranger.
13. Si on a le choix entre visiter un malade ou consoler des endeuillés, c'est le premier devoir qui prime...

Visiter le malade, dit le Talmud, c'est prendre sur soi un peu de sa souffrance, plus précisément, un soixantième de sa souffrance. Alors les rabbis, qui ne manquent pas d'humour : si on allait le visiter à soixante, il serait guéri ?

Dans l'approche humaine et éthique de la souffrance et de la fin de vie, comme pour tous les autres domaines, le questionnement reste infiniment ouvert, même si, au niveau de l'action, un accord et des lignes d'action sont nécessaires. En témoigne l'immense littérature rabbinique des Responsa, des questions-réponses sur le comportement pratique dans les différents domaines et qui jaillissent comme des sources jamais taries pour répondre, d'une façon toujours plus fine et plus adaptée, aux problèmes de nos vies.

Il y a, dans toutes les religions, les tentations des justifications et que la maladie et la souffrance seraient la volonté de Dieu, la conséquence de nos fautes. Il y a aussi l'argument que la souffrance serait rédemptrice, infligée en quelque sorte par amour pour racheter les fautes et mériter le paradis. On oublie souvent d'ajouter que la souffrance, comme toute épreuve, peut bien sûr tremper le caractère, mais elle peut aussi briser l'être.

En tout cas, dans la tradition juive, la tentation de justification existe, mais elle n'est pas prisée et on s'en méfie (Midrachim, le rabbi qui rend visite à un collègue).

Partage-t-on vraiment la souffrance de l'autre ? Rien n'est moins sûr. Seul celui qui souffre, souffre. C'est pourquoi le devoir du médecin et de l'équipe médicale, c'est, dans toute la mesure du possible, de soulager le patient, d'augmenter la qualité de vie. Le devoir de soulager la douleur et de préserver la vie justifie la transgression de tous les commandements, même les plus importants; les interdictions sont

ignorées et tout doit être entrepris pour soulager et sauver. Tout doute sur la vie suspend immédiatement l'application des commandements. En hébreu : Pikouah Nefesh. Celui qui, avant d'agir en vue de sauver une vie, va consulter une autorité religieuse est considéré comme un meurtrier, et l'autorité religieuse aussi, car elle n'a pas enseigné à ses fidèles la primauté de la vie (Talmud de Jérusalem).

## La fin de vie

Le premier devoir, c'est la présence. Mais il ne faut pas, sauf cas particulier, informer le malade de son état, s'il y a la moindre possibilité que cet aveu puisse accélérer la dégradation et augmenter l'angoisse. On doit parler avec lui et, dans la conversation, lui suggérer de mettre sa maison en ordre, sans faire passer de message entièrement négatif. Seules des circonstances exceptionnelles autorisent à dire toute la vérité. Et, même dans ce cas, rappeler que le diagnostic n'est qu'un pronostic. Il peut être erroné.

Dans le judaïsme, l'action de l'homme et sa collaboration sont requises dans tous les domaines. Dans la dialectique de l'alliance, le Brith, l'homme est associé de Dieu dans l'œuvre de la création. Il est tenu d'achever, de compléter, de réparer l'œuvre divine (Tikkoun Olam), d'améliorer toujours, même si l'on sait que ce travail n'a pas de fin. Dans un seul domaine, l'homme n'intervient pas, celui de reprendre la vie. Seul le Créateur, qui en est la source, peut la reprendre.

Un malade à l'agonie doit être considéré en toutes choses comme un vivant. Tout acte, le plus léger, qui pourrait hâter la mort est interdit. Rien de ce qui est normal et nécessaire d'entreprendre après la mort ne doit être fait avant. On ne peut pas fermer les yeux dilatés ou agités d'un agonisant, ni parler d'héritage, ni préparer le cercueil : le faire, dit la Loi, c'est verser le sang. Cependant, si on s'aperçoit qu'un bruit, le bruit de bois que l'on coupe dans la maison d'à côté par exemple, empêche l'âme de quitter le corps, il faut faire cesser ce bruit.

Toute forme d'euthanasie active est prohibée sur un malade à l'agonie et en souffrance, ainsi que toute médication expérimentale. Il faut le laisser s'en aller et il est interdit de donner quoi que ce soit qui puisse hâter la mort, même si on la sait imminente. Mais, s'il y a souffrance, une médication contre la douleur doit être donnée, même si cela comporte des risques de hâter la mort.

Le patient à l'agonie qui a des difficultés respiratoires, il faut lui donner de l'oxygène pour le soulager. Si, pour un malade en phase terminale, il n'y a aucune médication, aucun moyen de soulager la souffrance, mais celui de prolonger brièvement la vie sans pouvoir atténuer la douleur, ce moyen ne doit pas être utilisé.

Quelqu'un qui refuse son traitement par trop de souffrance ou parce qu'il ne veut plus vivre, il faut lui parler pour le persuader d'accepter son traitement. Mais si

l'insistance le met en détresse et peut hâter la mort, il faut le laisser, surtout si les chances d'efficacité du traitement sont faibles.

## La mort

Je me souviens des paroles d'un grand professeur de médecine qu'un journaliste a interviewé en lui demandant "Maître, que pensez-vous de la mort ?". "Que voulez-vous que j'en pense ? répondit le professeur, qu'en savons-nous ? Que pouvons-nous en dire ? Ce qui m'étonne et m'émerveille toujours, c'est que la vie soit possible et tienne, malgré le nombre infini d'agressions internes et externes qui tendent à chaque instant à l'éteindre. Parlons plutôt donc de la vie." Cette réflexion, je ne l'ai jamais oubliée, parce qu'elle va tout à fait dans le sens des enseignements du Judaïsme. Autant la vie est valorisée, sanctifiée, autant l'approche de la mort, dans la tradition juive, est dépouillée et sobre. Il n'y a pas de culte de la mort et pas de prière des morts. Quand Moïse libéra les Hébreux d'Egypte, il prit, en ce qui concerne la mort, le contre-pied des pratiques de l'Egypte antique où la mort était une industrie lourde, la culture et un grand spectacle orchestré par les prêtres. Toute la vie était en vue de la mort.

Dans le Judaïsme, à cette mise en scène répond la simplicité et presque le silence. Le respect infini du corps est traduit par une toilette rituelle, faite par des hommes pour les hommes et par des femmes pour les femmes. Ceux qui ont l'honneur de cette charge font partie d'une confrérie de sainteté, car s'occuper d'un défunt, c'est l'acte d'amour et de vérité par définition puisque c'est l'acte le moins suspect d'intérêt et, en même temps, le plus difficile à assumer. Le contact avec la mort met dans un état d'"impureté", c'est-à-dire d'inaptitude au culte, parce qu'il ne peut pas, même chez les plus forts, ne pas briser quelque chose dans l'élan de vie. Pour s'en remettre, il faut le temps et, dans l'antiquité, il y avait un rite choc pour aider à en sortir. Jusqu'à aujourd'hui les "cohens", les gens qui descendent de la caste des prêtres, ne vont pas au cimetière, sauf pour leurs très proches parents. Car le prêtre doit enseigner la vie et non la mort.

La tradition prescrit d'enterrer le plus rapidement possible pour que, jamais, la mort ne devienne un spectacle et que le défunt rejoigne au plus vite son repos - d'ailleurs, le corps n'est pas emporté à la synagogue - mais encore, pour ne pas donner le temps de naître à des tentations malsaines, celles de valoriser la mort, d'en faire un spectacle et une célébration.

## Quelques points pratiques

Juste avant le décès, le texte du 'Chema Israël' est dit par les personnes présentes et, dès que la personne est morte, une formule est prononcée : "Béni sois le Juge de vérité". Il faut fermer les yeux du défunt, mettre le corps droit, un bandeau pour empêcher la mâchoire de retomber, et recouvrir le corps entièrement. Entre le temps du décès et celui de l'enterrement, la famille peut vaquer à toutes les démarches nécessaires pour que l'enterrement soit le plus décent et le plus rapide. Au cimetière, quelques psaumes sont lus qui disent le déchirement, la peine, mais aussi l'espoir et le devoir essentiel est de dire quelques mots de la vie du défunt, de ce qui l'a porté et éclairé pour que même la mort serve aux vivants. Le corps est mis en terre, revêtu d'un linceul blanc simple et dans le cercueil le plus simple. C'est seulement après l'enterrement que commencent les phases du deuil, qui va décroissant. D'abord sept jours, les sept jours de deuil lourd, puis trente jours où toute festivité est interdite, puis l'année où une pierre tombale est inaugurée. A chacune de ces phases il y a le devoir de se rendre au cimetière pour un bref moment de recueillement.

## Conclusion

La tradition juive proclame la sainteté de la vie. Le médecin a la mission divine de guérir, jamais de hâter la mort.

Quand le médecin ne peut plus rien médicalement ou chirurgicalement, sa mission de médecin est terminée. Il devient, en quelque sorte, un laïque, un être humain en face d'un autre être humain. Et chaque être humain est tenu moralement d'aider un autre être humain en souffrance ou en détresse : le mourant en est un.

Le médecin, comme la famille, les amis, les infirmières, les travailleurs sociaux, ceux qui sont autour, doivent apporter leur soutien, leur concours sur les plans humain, psychologique, émotionnel dans leurs soins, jusqu'à la fin. Nourrir, donner à boire, sont une partie de ce support, comme laver, redresser, retourner le mourant et lui parler.

Il est un temps où le médical doit cesser. Il n'est jamais de temps où l'humain doit cesser. Nous allons vers une société où, par le biais de certaines dérives, certaines décisions légales peuvent être prises, comme par exemple, de ne plus nourrir ni donner à boire à un mourant... Il ne faut jamais oublier que ce qui est légal n'est pas toujours moral.

=====